

Ces bébés-là ont les pouces verts mais plus l'âge de la couveuse. Pourtant, ils y passent en moyenne deux ans. Le temps de se frotter à la réalité du terrain avant de se lancer, ou pas, dans le grand champ. A 43 ans, Frédéric Roger est l'un de ces « couvés » agricoles, des cultivateurs qui testent en conditions réelles leur projet d'exploitation sans risques financiers. Il y a deux ans, le quadragénaire, ancien cadre dans le secteur de l'animation jeunesse, a intégré le domaine de Viviers à Clapiers, aux portes de Montpellier, un « espace-test agricole » parmi les cinquante-cinq répartis un peu partout en France et la quinzaine en projet.

REPIQUAGE

Le principe de ces incubateurs aux champs, mis en place par des acteurs publics ou privés (collectivités, établissements d'enseignement agricole, coopératives d'activités, associations...)? Proposer des terres, du matériel, un accompagnement entrepreneurial et technique, et un accès facilité à des réseaux de commercialisation à des personnes non issues du milieu agricole ou en reconversion professionnelle.

Aux côtés de huit autres apprentis agriculteurs, Frédéric Roger dispose, sur le domaine de Viviers, d'une parcelle d'un hectare équipée (irrigation et serres), sur laquelle il a choisi de cultiver légumes et petits fruits bio. D'autres se sont lancés dans l'élevage, l'apiculture ou la culture de plantes aromatiques. Le terrain, qui appartient à l'agglomération de Montpellier, est exploité par une coopérative d'activités, Terra-coopa, qui héberge des porteurs de projets agricoles. En échange d'une cotisation annuelle de 1500 euros, les futurs paysans travaillent en toute autonomie chacun sur leur parcelle, et peuvent cumuler leurs indemnités chômage, par exemple, avec les premiers bénéfices de leur activité.

En France, plus d'un agriculteur sur trois qui se lance n'a pas grandi dans une ferme ou ne reprend pas l'exploitation familiale – des « hors cadres familiaux », comme on les appelle dans le jargon de la statistique agricole –, d'où l'importance d'accompagner ces néopaysans. La plupart des dispositifs d'aide à l'installation, notamment la « dotation jeune agriculteur », se limitent à une aide financière et exigent des critères d'âge, d'expérience, de taille d'exploitation... peu adaptés à ces nouveaux profils.

Pourtant, « de l'idée romantique de vivre du travail de la terre à l'exercice réel du métier et à ses impacts, en termes de revenus, de vie de famille, il y a parfois un gouffre », explique Jean-Baptiste Cavalier, animateur du Réseau national des espaces-tests agricoles (Reneta). Même avec des com-



La Ferme des Millets, dans la Loire, est membre du Réseau national des espaces-tests agricoles. VÉRONIQUE POPINET/HANS LUCAS

Vrais et faux « néo »

La France compte en 2019 environ 400 000 agriculteurs exploitants et en perd en moyenne entre 1,5 % et 2 % par an. Ils ne représentent plus que 1,5 % de l'emploi total du pays, une proportion divisée par plus de quatre en quarante ans. Dans le même temps, le nombre d'ouvriers agricoles a lui aussi baissé, mais dans une moindre mesure : de 310 000 en 1982 à 250 000 en 2019. 73 % des agriculteurs exploitants sont des hommes, et plus de la moitié (55 %) sont âgés de 50 ans ou plus.

Depuis une dizaine d'années, le nombre d'installations oscille entre 13 000 et 15 000 par an (13 406 en 2019). On estime qu'un tiers de ces nouveaux agriculteurs n'ont aucun ancrage familial direct dans le secteur. Dans le jargon juridico-administratif, ils sont désignés comme « hors cadres familiaux », mais, dans cette catégorie, on peut trouver des personnes venues du milieu agricole qui ont, par exemple, repris la ferme d'un voisin, et des « non issues du milieu agricole ». Pour le sociologue des mondes agricoles François Purseigle, « il est quasiment impossible, compte tenu de l'appareil statistique actuel, qui ne distingue pas assez finement les différents profils, d'avoir le chiffre exact des "vrais" néopaysans ». Seule certitude : les nouveaux entrants sont loin de compenser les départs à la retraite. D'ici à 2026, près d'un agriculteur sur deux en France aura l'âge de se retirer.

Des paysans en couveuse

L'implantation des futurs exploitants non issus du monde agricole est délicate. Des structures les aident à tester leur projet et leur motivation en conditions réelles

Catherine Rollot

pétences professionnelles [avant d'intégrer un espace-test, une formation agricole de base est souvent exigée], *beaucoup n'imaginent pas la complexité des cultures ou de l'élevage, la lourdeur de la charge de travail, la difficulté d'accès au foncier*.

Trois mois de formation, une expérience d'un an comme ouvrier agricole sur différentes exploitations, « une canicule et trois épisodes neigeux », et déjà deux années en test ont conforté Frédéric Roger : son rêve de maraîchage n'était pas une toquade. « C'est une nouvelle jeunesse professionnelle », s'enthousiasme celui qui, arrivé avec « des idéaux de jardinier amateur », a appris à

s'adapter aux exigences de la culture grandeur réelle. « Dans mon potager familial, j'utilisais du fumier de cheval et de la paille à foison ; sur un hectare, ce n'est pas la même histoire. Je suis passé aux sacs de fertilisants et aux toiles tissées compostables et biodégradables, compatibles avec l'agriculture bio. » Même chose pour la commercialisation de ses premières récoltes. « La vente directe et mes deux marchés par semaine me prenaient trop de temps, je vends maintenant via une coopérative. » Frédéric, dont la compagne ne travaille pas dans l'agriculture, commence à dégager un smic de la vente de sa production. Une jolie récompense pour une aventure

agricole qui répond aussi à une envie de changer de vie.

A 200 kilomètres de là, à Gaillac (Tarn), Solène Chartier et Romain Billaut ont « quitté un métier de fou pour un autre tout aussi fou ». Après des études en école hôtelière et une carrière professionnelle réussie entre Londres et Marseille, le couple de trentenaires a laissé palaces, cuisine et management d'équipe pour se lancer dans le maraîchage pour elle, et la production céréalière avec transformation pour lui. Le tout en filière bio. Installé sur des terres mises à disposition par la communauté d'agglomération, le couple est accompagné par l'association L'Essor maraîcher, mais aussi par

une multitude d'autres acteurs qui travaillent ensemble pour les aider à devenir de solides pousses d'agriculteurs. Le choix des outils, la conduite d'un tracteur, tout comme l'épisode de grêle qui a dévasté la première récolte de Solène, sont autant de jalons vers l'autonomie. « Quand on posait une question à nos formateurs agricoles, ils nous répondaient souvent "ça dépend", et ça nous agaçait un peu, témoigne à l'unisson le jeune couple. Aujourd'hui, on comprend pourquoi. En agriculture, il y a un ressenti, un savoir-faire, des compétences qu'aucune formation ne peut vraiment dispenser. C'est en conditions réelles qu'on apprend. »

Dans un ou deux ans, les nouveaux cultivateurs prendront leur envol. Frédéric Roger est en discussion pour continuer son activité au sein de la coopérative Terra-coopa, non plus en tant que « couvé » mais en tant qu'agriculteur associé. Solène et Romain, eux, ont déjà acheté une exploitation agricole à Cahuzac-sur-Vère, à une dizaine de kilomètres de Gaillac. D'ici à l'été 2022, ils espèrent lancer leur production sur leurs terres.

Tous les testeurs n'ont pas le même destin agricole. Certains jettent la fourche en cours de route ou à l'issue de la période d'essai. « Depuis la création des espaces, en 2007, environ 1000 aspirants paysans sont passés en test, comptabilise Jean-Baptiste Cavalier, du réseau Reneta. Plus des deux tiers s'installent à leur compte, 10 % deviennent salariés agricoles et 20 % abandonnent. » Avec, néanmoins, la satisfaction d'avoir pu expérimenter ce droit à l'erreur.

ALLEZ, ENCORE UNE HISTOIRE !

Trois livres jeunesse pour vaincre ses peurs

Clara Georges

> Pour ne plus rougir

« Ne rougis pas, je ne vais pas te manger ! » : a-t-on déjà entendu phrase plus inutile ? D'abord parce que l'on ne peut pas s'empêcher de rougir, c'est justement le problème. Ensuite parce qu'il n'est pas question d'avoir peur d'être mangé par quiconque. La narratrice de ce livre le sait bien, et s'agace d'être ainsi infantilisée. Mais elle a beau se préparer, se raisonner, rien n'y fait : elle est toujours rattrapée par sa timidité. Ce boulet prend ici la forme d'une bestiole noire, sorte de boule de poils qui saute au cou de la petite fille dès qu'elle doit prendre la parole en classe ou devant des amis. On peut regretter que la résolution de son problème soit un peu expéditive – il suffirait de beaucoup de volonté et d'un peu de confiance en soi pour apprivoiser sa timidité. Mais les enfants qui en ont marre de rougir quand on leur parle trouveront dans ce miroir un peu de réconfort.

« Ma timidité », de Séverine Vidal et Marie Leghima (Milan, 40 pages, 12,90 euros). Dès 5 ans.



> Encyclopédie de la frousse

Avec un pavé pareil, on est à peu près sûr de faire le tour de la question. Cette encyclopédie de la frousse en douze chapitres entend d'expliquer à tous, bravaches ou anxieux, comment fonctionne la peur. Que produit-elle dans notre corps ? Existe-t-il des gens qui ne l'éprouvent jamais ? Comment évolue la peur en fonction des époques et des pays ? On apprend à distinguer la nervosité de l'anxiété, la frayeur de la terreur, la panique de la phobie. Même si certains textes laissent à désirer, si c'est parfois un peu fourre-tout, le concept est assez drôle (et exhaustif). Et un chapitre entier est consacré aux cauchemars, l'alpha et l'oméga de la peur des enfants, pourtant indispensables à notre santé mentale. A lire caché sous la couette, au cas où.

« Qui a peur de la peur ? », de Milada Rezkova, Lukas Urbanek et Jakub Kase, traduit du tchèque par Eurydice Antolin (Helvetia, 190 pages, 24,90 euros). Dès 8 ans.

> Le grand saut

A tous les traumatisés des leçons de natation en milieu scolaire (« Attrape la perche ! Saute, tout le monde attend ! »), cet album offre un autre horizon. Le petit Jabari va à la piscine avec son père et sa sœur. Aujourd'hui, c'est décidé, il va sauter du plongeur. Seulement voilà, c'est haut. La délicatesse de ce livre réside dans les dialogues entre Jabari et son papa, qui l'accompagne sans jamais le pousser. « Tu peux peut-être prendre un petit repos », lui suggère-t-il quand son fils est soudain fatigué en montant à l'échelle. Il lui donne ses secrets pour lutter contre la peur. Mais il n'est pas l'instigateur du saut, il le laisse faire ses choix. Et c'est ce qui rend ce moment si spécial : quand Jabari plonge, c'est à lui, et à lui seul, qu'il doit cet exploit. Sa fierté peut donc être totale.

« Jabari plonge », de Gaia Cornwall, traduit de l'anglais par Christiane Duchesne (D'eux, 32 pages, 15 euros). Dès 3 ans.

